

Avant-propos

Tomasz ORŁOWSKI
Ambassadeur de Pologne en France

La 18^e rencontre de traductologie, a été organisée sous la direction de Madame le professeur Maryla Laurent, autour du thème de la rupture. Ce terme signifie interruption, brisure, crise, ce qui nous fait penser à un acte brutal et à un éloignement, temporaire ou définitif. L'associer à l'idée de la traduction indiquerait plutôt le contraire : le rapprochement, la liaison, la rencontre des langues et des cultures – et cela peut paraître étrange. Pourtant, nous pouvons voir la rupture comme la possibilité de faire place au changement, de créer un lieu de dialogue et d'évolution. Walter Benjamin disait que la rupture de la tradition et la perte de l'autorité survenues à son époque étaient irréparables, et il en concluait qu'il lui fallait découvrir un style nouveau de rapport au passé (d'après Hannah Arendt).

Rompre pour reconstruire de nouveau, en incluant des expériences du passé dans la perspective du futur.

Nous pouvons également lier le terme rupture à l'idée de l'intraduisibilité, l'un des principaux défis du traducteur. Il s'agit de l'existence dans la culture source d'une réalité à laquelle ne se rapporte aucun mot ou terme de la langue cible. Dans ce cas, l'intraduisibilité signifie une rupture qui résulte de la différence non seulement entre les langues, mais aussi entre les cultures. La richesse et la souplesse des langues ainsi que le talent du traducteur peuvent apporter un remède et participer à la construction d'un dialogue interculturel.

Cette notion d'intraduisibilité m'est particulièrement proche : en tant que diplomate, je suis conscient de ces difficultés qui sont causées par les différences entre les codes culturels, les réalités historiques et sociales. Savoir trouver la juste traduction, celle qui va garder le sens de l'original, la force du message et la poésie de la langue, le tout dans le respect des dissimilitudes culturelles, est une opération fragile mais capitale pour établir le dialogue et mettre en place un cadre favorable à la bonne compréhension.

Depuis 1995, les chercheurs des Universités de Lille, Cracovie, Mulhouse et Wrocław poursuivent ensemble un beau chemin de réflexion sur la question de savoir comment supprimer, sinon diminuer cette rupture dans la traduction entre le polonais et le français, et comment associer différentes ruptures historiques et linguistiques dans la quête d'une rencontre encore plus proche de nos deux cultures. Les dix-huit colloques qui se sont déroulés dans ce cadre, ainsi que les seize publications qui rassemblent les articles fondés sur les recherches continuelles, montrent l'engagement des universitaires et l'ampleur étendue de leur problématique. Je suis ravi de pouvoir soutenir ce projet.

Traduire la Bible entre rupture et continuité : de « Vanité des vanités » à « *hével havalim* »

Peter SCHNYDER
Université de Haute-Alsace, ILLE (EA4363)

Dans sa continuité, la Bible offre depuis toujours de nombreuses ruptures, à commencer par la rupture de l'Alliance d'Adam et Ève dans la Genèse :

*La femme voit que l'arbre est appétissant
un régal pour les yeux
qu'on désire l'arbre pour devenir connaisseur
[...]
Leurs yeux s'ouvrent à tous deux
Ils découvrent qu'ils sont nus [...].¹*

« Devenir connaisseur », cela a son prix, comme nous le rappelle le grand sage Qohélet dans l'un des livres sapientiaux de l'Ancien Testament : « Mieux vaut un doigt de repos / que deux doigts de labeur / et poursuite / du vent » (Qo, 4, 6, *Bible Bayard*²). On pourrait donc parler d'une rupture provenant de la connais-

¹ Gn, 3, 6 et 3, 7, traduit par Jean L'Hour et Frédéric Boyer, [in :] Frédéric BOYER (dir.), *La Bible*, Paris / Montréal, Bayard / Médiaspaul, 2001, p. 38-39. – Cf. la version plus classique de *La Bible de Jérusalem*, nouvelle éd. revue et corrigée, Paris, Cerf, 1998 (Gn, 3, 6 et 3, 7) : « La femme vit que l'arbre était bon à manger et séduisant à voir, et qu'il était, cet arbre, désirable pour acquérir le discernement ». [...] Alors leurs yeux à tous deux s'ouvrirent et ils connurent qu'ils étaient nus [...]. »

² Traduction de Marie Borel et Jacques Roubaud, « Paroles de Qohélet », in Boyer, *op. cit.*, p. 1643. – Par rapport à d'autres traductions, celle de la *Bible Bayard*, entreprise par des tandems d'écrivains et de biblistes, peut être considérée comme en rupture avec les précédentes ; cf. la traduction du verset cité par Antoine Guillaumont : « Mieux vaut du repos plein le creux de la main / que de pleines poignées de travail et poursuite de vent » (« L'Écclésiaste », Ec, 4, 6, *La Bible. Ancien Testament*, t. II, sous la direction d'Édouard Dhorme, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1959, p. 1511).

sance. Selon Qohélet, la sagesse est de toute façon douloureuse : « Tant de sagesse / tant de douleur / tant de savoir / tant de pleur » (Qo, 1, 18, *op. cit.*). Et le livre finit sur une mise en garde de l'étude même ou du moins de son excès : « Écrire est sans fin / trop d'étude trop de livres / lasse » (Qo, 12, 12, *op. cit.*³). Dans ce qui suit, nous proposons de montrer qu'un certain type de rupture se laisse observer dans le domaine de la traduction. Nous verrons qu'une césure intéressante se dessine, notamment dans les entreprises récentes.

Des origines aux traductions

L'histoire des religions est loin d'être un long fleuve tranquille. Quand on parle de ruptures, on devrait d'abord s'arrêter aux schismes. Il faudrait évoquer la séparation du Royaume d'Israël et du Royaume de Juda après le règne de Salomon, du Grand Schisme d'Orient (1054, entériné par la prise de Constantinople en 1204), ou du Schisme d'Occident au XV^e siècle. Mais nous délaierons cet aspect pour nous concentrer sur quelques ruptures que dévoile la traduction. Elles se font voir très tôt car, par opposition au Coran, le sacré n'est pas lié, dans la Bible, à une seule langue. Si sa majeure partie est rédigée en hébreu, le grec et l'araméen entrent dans sa constitution même. Les Juifs ayant oublié l'hébreu après leur exil babylonien (au V^e siècle avant J.-C.), ne comprenaient plus la proclamation publique de la Loi. C'est le scribe Esdras qui prend sur lui de la traduire en araméen (voir Ne, 8).

La traduction est déjà pratiquée aux époques très anciennes. Elle témoigne d'une volonté de favoriser la compréhension du texte sans sacralisation de l'original. Parmi les langues qui jouent leur rôle dans la Bible, il faut mentionner le latin, qui intervient tôt. Cela revient à dire que les textes bibliques ne sont pas rendus intouchables par les interdits du sacré, et qu'on les soumet à une certaine liberté interprétative. Henri Meschonnic propose un aperçu

³ On notera l'étoffement dans la traduction de Guillaume (*op. cit.*) : « [...] faire des livres en grand nombre serait sans fin et beaucoup d'étude est une fatigue pour la chair. »

de ces problèmes dans la « Poétique du sacré dans la Bible »⁴. Il se réfère à Greimas : « Le sacré biblique et postbiblique n'est pas indifférent "au langage dans lequel il est produit". »⁵ Et il propose de désacraliser ce qui se donne, au niveau du fonctionnement textuel, comme une pseudo-transcendance. Rupture dans l'exégèse et rupture dans la traduction : très tôt, les textes massorétiques sont délaissés au profit de la traduction grecque des *Septante*, qui fera longtemps autorité. Après l'action d'Alexandre le Grand (au IV^e siècle), le grec était devenu très important. Aussi, la communauté juive d'Alexandrie demandait-elle une traduction en grec des livres de « la Loi ». Les ruptures se jouèrent ensuite à partir des versions qui allaient être canonisées. Elles se feront de façon parfois violente entre hébraïsants et hellénisants. Le problème resurgira au XVI^e siècle, puisque l'imprimerie aura permis de disposer de la Bible dans son intégralité. On assistera alors à un retour de la *veritas graeca*, puis de la *veritas hebraica*. Comme on le sait, cette approche est liée à l'avènement de l'esprit critique : si les exégètes de la *critica sacra* devaient se justifier devant les autorités juives, catholiques ou protestantes, il était possible, à partir de là, de considérer les textes de la Bible comme *textes* avant tout, sans se soucier *a priori* du message théologique, et en se réservant la possibilité de faire des études comparatives au regard des rouleaux découverts depuis.

Mais il y a eu aussi des ruptures à l'intérieur de la Bible même. Pour ce qui est du *Nouveau Testament*, Luc, par exemple, a toujours été en rupture avec l'Histoire. Comme le rappelle Jacques Bufquin, l'évangéliste « a voulu transmettre un sens, des références et une justification de ce qui avait été vécu par une communauté. Tout Grec qu'il était, il a voulu montrer que ce vécu – s'il était en *rupture* avec la foi des ancêtres et du peuple de Jésus – s'inscrivait plus encore dans la *continuité* de cette foi, dans la fidélité »⁶. Une autre rupture peut être observée entre la culture antique et l'avène-

⁴ Pour la poétique. II, *Épistémologie de l'écriture. Poétique de la traduction*, Paris, Gallimard, « Le Chemin », 1973, p. 205-301.

⁵ *Ibid.*, p. 205.

⁶ Jacques BUFQUIN, *La Bible sans tabou ni trompette. Pour une lecture intelligente et laïque de la Bible*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 94.

ment des pratiques religieuses monothéistes se référant à un ensemble qui formait un tout. Il faut imaginer le scepticisme des Romains, par exemple, habitués à une pluralité de divinités, dont la référence religieuse était liée au mythe : ils ne partageaient pas nécessairement l'engouement pour un seul dieu, révélé dans ce qui était déjà considéré comme un seul livre, alors que leur pratique culturelle exaltait l'héritage grec et bien entendu leur propre littérature. Comme le précise Olivier Millet, la Bible judéo-chrétienne a fait du chemin pour devenir « l'une des trois sources majeures de la culture européenne à côté de la culture gréco-latine et de l'héritage celtique »⁷. Il poursuit : « Interroger la littérature sur les rapports qu'elle entretient avec la Bible, c'est donc beaucoup plus que de se lier à une étude d'intertextualité ponctuelle, c'est l'interroger sur la crise permanente qui constitue la source de la culture européenne – en quoi est-elle distincte et différente de l'antique au point de pouvoir feindre d'oublier celle-ci ? – crise qu'elle a fini par surmonter en dégageant l'idée même – toute moderne – de littérature. »⁸

Pour une Bible littéraire

Cette crise a pris de l'ampleur, plus récemment, du fait du recul de la spiritualité. Petit à petit, l'on observe qu'une acculturation laïque se substitue aux dogmes religieux, faisant écho à une vision du monde répandue, aidée par des mouvements œcuméniques, à commencer par Vatican II. L'Église catholique a réussi à se moderniser : elle a modifié, par exemple, sa position ostracisante vis-à-vis du judaïsme (suppression des commentaires ou annotations antisémites). Des mini-ruptures se succèdent ainsi et on observe, entre autres, des déplacements de questions de politique ecclésiastique (dans le but de renforcer la papauté) vers des questions d'ordre théologique, mais également historique et culturel. Indépendamment de l'expérience religieuse, du besoin de spiritualité, pour les-

⁷ Olivier MILLET (éd.), *Bible et littérature*, Paris, Champion, « Travaux et recherches des Universités rhénanes », 2003, p. 8.

⁸ *Ibid.*, p. 11.

quelles la Bible reste un fond nutritif essentiel, on constate un regain d'intérêt de la part des lecteurs qui abordent les textes sacrés en tant que message dont la portée est aussi littéraire, voire poétique. La Bible connaît ainsi une revalorisation, ayant longtemps été réservée avant tout aux seuls croyants.

Ce sont les grands traducteurs qui ont réussi à asseoir l'autorité de la Bible au détriment du clergé. Dans ce contexte, l'entreprise de Luther (1545) mérite que l'on s'y arrête brièvement. Sa traduction constitue, sans contredit, une rupture, la clé de son projet se ramenant à être compris de tous ceux qui *parlent* allemand – ce qui exigeait de sa part une attention à la langue parlée. Une telle entreprise nécessitait même la « création de l'outil ». On a souvent cité cette réflexion sur le but de sa traduction :

*Ce ne sont pas les lettres de la langue latine qu'il faut scruter pour savoir comment on doit parler allemand, comme le font ces ânes ; mais il faut interroger la mère dans sa maison, les enfants dans les ruelles, l'homme du peuple sur le marché, et considérer leur bouche pour savoir comment ils parlent, afin de traduire d'après cela ; alors ils comprennent et remarquent que l'on parle allemand avec eux.*⁹

Malgré les critiques d'Henri Meschonnic¹⁰, Luther adopte une attitude cibliste originale, puisqu'il tente de traduire la Bible dans un allemand qui n'existe encore qu'à l'état oral. Il soutiendra la langue d'arrivée et défendra ainsi une attitude moderne. Ce travailleur acharné n'a pas hésité à noter et publier ses observations. On se rend compte de son grand sens du devoir et de sa lucidité : « Mais j'ai préféré déroger aux habitudes de la langue allemande plutôt que de m'écarter des mots du texte grec. Ah, l'art de la traduction n'est pas à la portée du premier venu, en dépit de ce que pensent les apôtres insensés : pour bien traduire, il faut un cœur

⁹ Martin LUTHER, « Lettre ouverte sur l'art de traduire et l'intercession des saints », cité par Mathieu ARNOLD, *Supplément au Cahier Évangile*, n° 146 : *La Bible lue au temps des Réformes*, décembre 2008, p. 33-35, disponible en ligne : <http://www.bible-service.net/extranet/current/pages-/838.html> [consulté le 5-01-13].

¹⁰ Voir Henri MESCHONNIC, *Poétique du traduire*, Lagrasse, Verdier, « Verdier poche », 2012, p. 43.

juste, pieux, loyal, persévérant, fervent, chrétien, savant, talentueux et expérimenté »¹¹. Cela fait beaucoup de qualités requises, et on saisit la pique contre les papistes. C'est que Luther était soucieux d'une traduction non pas littéraire, mais adaptée à la langue de tous les jours. Le commentaire souvent cité sur le salut à Marie par l'ange Gabriel l'illustre de façon imagée :

*« Je te salue Marie, pleine de grâce ; le Seigneur est avec toi. »
Telle est la version jusqu'ici simplement calquée sur le texte latin : mais dites-moi, est-ce là du bon allemand ? Avez-vous déjà rencontré un Allemand disant à sa femme : « Du bist vol gnaden » [tu es pleine de grâce] ? D'ailleurs, les Allemands savent-ils ce que signifie « vol gnaden » [pleine de grâce] ? Sachant que les Allemands associent l'adjectif « vol » [plein] à un tonneau de bière ou à une bourse remplie d'argent, j'ai écrit : « Du holdselige » [toi qui as la faveur de Dieu].¹²*

Une telle œuvre n'a pas vu le jour en France, sans doute parce que le catholicisme y était majoritaire et que la langue française y était plus unifiée, en dépit des nombreux dialectes encore vivaces, notamment dans les régions lointaines. Les Bibles resteront, comme le rappelle Henri Meschonnic¹³, canoniques – soit du côté des protestants, soit du côté des catholiques. Jean Calvin, du fait qu'il ne maîtrise pas vraiment l'hébreu, a préféré assister l'entreprise de Pierre Olivier Olivétan (1535), son neveu. Mais l'érudition aidant, les traductions vont néanmoins se succéder. Il y a lieu de mentionner celle, d'inspiration janséniste, de Louis-Isaac Lemaître de Sacy (1672, 1682, 1700), puis la Bible d'Ostervald (1720), considérée comme le texte de référence protestant, avant la Bible de Louis Segond, cent cinquante ans plus tard (1877). Augustin Crampon

¹¹ Cité par Catherine BOCQUET, *L'Art de la traduction selon Martin Luther ou lorsque le traducteur se fait missionnaire*, Arras, Artois Presses Université, 2000, p. 171.

¹² *Ibid.*, p. 175.

¹³ Meschonnic, *op. cit.* – Nous avons renoncé à donner le détail bibliographique des Bibles citées par la suite. Cf. les comparaisons très utiles que propose Pierre Lassave, *Bible : La traduction des alliances. Enquête sur un événement littéraire*, Paris, L'Harmattan, « Littératures et sociétés / Logiques sociales », 2005, p. 76-83.

entreprenant, entre 1894 et 1904, une version conforme aux critères catholiques. Toute une série de Bibles va voir le jour au xx^e siècle ; citons : la Bible de l'École de Jérusalem (1946), de Passelecq (1950), la Bible de la Pléiade d'Édouard Dhorme (1956-1959), la *Traduction œcuménique de la Bible (TOB)*, (1975). Autre constat : le nombre croissant de traductions fragmentaires. Pour le *Qohélet*, qui nous intéresse ici, on peut mentionner les versions proposées par Henri Meschonnic (1970), Jean Grosjean (1996), Jacques Roubaud, Marie Borel et Jean L'Hour (2001), Yankel Mandel (2011), Jean-Jacques Wahl (2011), Denis Moreau et son groupe d'étudiants (2012). S'il est permis de penser que les confessions tentent de reconqu岸rir par ce biais des croyants devenus trop tièdes, le phénomène est aussi lié à la plus grande liberté, déjà évoquée, par rapport aux religions, et donc à une approche de plus en plus littéraire – moins confessionnelle –, chez de nombreux lecteurs, à quoi il faut ajouter des prix accessibles, notamment pour les nombreuses éditions de poche. Depuis quelques années, bon nombre de traductions, notamment les traductions canoniques, sont accessibles en ligne, avec une belle fidélité textuelle, quoique le plus souvent sans respecter la forme versifiée ou les césures. Certains traducteurs, comme Denis Moreau, ont choisi de mettre directement en ligne le fruit de leur travail.¹⁴

L'exemple du *Qohélet*

Il y a lieu d'illustrer les ruptures qui sont opérées à l'intérieur des traductions récentes. Nous avons choisi de comparer quelques exemples d'un texte tardif de l'*Ancien Testament*, qui fait partie des livres « sapientiels » : « L'Écclesiaste », appelé – en rupture justement avec la tradition – « *Qohéleth* », « celui qui parle à une assemblée » ou celui qui préside une assemblée (*qahal*). Il est curieusement profane ; comme Job, le *Qohélet* (la graphie actuelle supprime le « h » final) nie la survie de l'âme et le livre a failli être écarté du *corpus* lors du Synode de Yavné en 90 après J.-C. Il

¹⁴ Voir : <http://caphi.univ-nantes.fr/L-Ecclesiaste-traduction-inedite> [consulté le 11-01-13].